



Fondé en 1893

DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

à LILLE N° 4.02 à ROUBAIX N° 3.28 à LENS N° 4.02

ABONNEMENTS Trois Mois 4 fr. 50 Six Mois 9 fr. 18 fr. 18 fr. 22 fr. 22 fr. 22 fr. 22 fr.

PUBLICITÉ Les Annonces et Réclames sont reçues directement au Bureau du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger

Vendredi 30 Juin 1905

La Journée d'Hier

À la suite de la révolte de l'équipage d'un cuirassé, de tragiques événements se sont produits à Odessa. — La ville a été mise à feu et à sang. — Le port est incendié et le nombre des morts serait de cinq mille. — On signale un mouvement d'insurrection dans toute la marine russe. — L'état de siège est proclamé à Odessa.

La Chambre a voté les articles 31 à 36 du projet de séparation des églises et de l'État. — Il n'en reste plus que deux à discuter. — La séparation sera votée aujourd'hui.

Le Sénat a continué la discussion de l'interpellation sur la typhoïde dans les catégo-

Un drame de la folie est déroulé à Car-

Le Pacifisme

En dépit des railleries qui ne manquent pas d'accueillir ce titre, nous le maintenons. Il est le seul qui, même au milieu des bruits de guerre qui ont exagéré et dont la répétition tire ses profits, il est le seul qui n'ait pas convenir. Sans doute, l'empereur allemand, dans ces pays où le despotisme ne laisse à l'opinion publique qu'une faible part, a froissé les sourcils et déclaré sa volonté. Sans doute, après avoir pris lecture de l'affaire du Maroc, il lui maintient connaissance que c'est la solution d'un conflit européen qu'il recherche. Il n'en est pas moins vrai que si le peuple n'avait pas été, en France, dirigé, depuis des années vers la paix, il aurait subi avec moins de tranquillité la crise qui se déroule.

Et ce peuple est calme. Il va à ses affaires, il va à ses loisirs. Un industriel infâme, exploiteur de toutes les erreurs ayant lancé dans Paris un journal où il se livre à la mobilisation des réserves et où il amoncelait ce grave événement avec un titre démesuré, personne ne prit garde à cette fausse nouvelle et la rue demeura tranquille, méprisante pour la manœuvre. On sont les « blouses blanches » de 1870, renversant les kiosques et les allant sous le regard joyeux de la police impériale ? On sont les provocations, les défis, les airs de bravoure, tout ce que l'ineptie bonapartiste et la vanté militariste nous apportent, ce qui nous coûte tant de larmes, tant de sang, une plume toujours ouverte ? Vraiment, ceux qui ont été les témoins des deux époques et qui les peuvent comparer, doivent ressentir quelque fierté à la pensée que le peuple doit être calme à l'éducation, à la réflexion, à la méditation, au sentiment qu'il lui faut respecter le droit d'autrui. On sont les hostilités nationalistes et les excitations chauvines ?

C'est résultat dont le gain nous est si profitable nous le devons à l'action du pacifisme si décrié. Et voilà pourquoi nous en parlons, bien que la boucherie sanglante d'Extrême-Orient semble encore ouverte pour longtemps, bien que quelques alarmistes nous aient rapporté d'Allemagne de belliqueuses rumeurs, la paix. C'est en s'habituant à la sagesse que l'on devient sage, comme on devient digne de la liberté après un long usage. De toutes les réserves de sang-froid par nos mains accumulées comme une richesse nationale au fond des consciences nous venons de nous servir et elles sont loin d'être larves.

D'autres, qui se prétendent les meilleurs parmi les patriotes, pensent que ce n'est pas l'amour ardent de la paix qui anime la nation française, mais l'horreur de la guerre et que la seule expérience de 1871 a rendu plus sage une opinion frivole et légère. C'est faire injure à la France que de prétendre par elle chose et d'attribuer à son calme ravonnant des mobiles semblables. Que l'expérience ait été cruelle, qu'elle dure encore, qu'un peuple, de même qu'un individu, y doive être attaché de tout son esprit, voilà qui est naturel. Les nations ne seraient que des colonies indignes de prospérer et de vivre, si leur passé ne leur instituaient pas quelque souvenir et si ce souvenir ne modifiait pas en elles quelques conceptions. Mais personne, même en Allemagne, surtout en Allemagne, ne s'est trompé sur ce calme. Il est celui de la force, et non celui de la lâcheté. Il témoigne que la France ne veut pas, pour une terre sur laquelle elle avait fixé sa légitime ambition, déchaîner le formidable ressort de mort et d'épouvante qui ferait frissonner, par son rapport fonctionnel, l'humanité toute entière.

Mais elle veut la paix avec dignité. Elle la veut sans qu'on dicte à son esprit demeure libre, le texte des ententes qu'il lui plaît de conclure et sans qu'on substitue à sa volonté si ferme à la fois et si douce, une autre volonté. La France ne donnera pas à ses alliés, dont le monde sait le prix, une contre-partie obscure et malhonnête, qui serait l'agression sous-entendue contre quiconque ne serait pas dans le cercle de ses ennemis. Elle veut cela, elle le dit, on la croit, et on sait bien qu'en Allemagne même

LIBRES PROPOS

AVERTISSEMENT

M. l'adjutant de Prat, ancien compagnon des explorateurs Montell et Marchand, aujourd'hui percepteur dans le Pas-de-Calais, a dit le dernier mot sur Fachoda, dans la lettre si nette qu'il nous a adressée à la suite de l'interview que notre excellent collaborateur et ami, Maurice Monod, lui avait prise.

Il a établi que la marche sur Fachoda ne fut qu'un coup de tête de M. Marchand et clairement indiqué que c'était un défi au sens commun que d'avoir pu songer un seul instant à opposer à la main-mise de l'Angleterre sur l'Égypte et par conséquent sur toute la vallée du Nil, une poignée d'hommes — cent cinquante Sénégalais et une douzaine de Français — qu'on ne pouvait ni ravitailler, ni soutenir.

Cette opinion que M. Marchand, seul, eut une entreprise aussi folle et dont a failli sortir une guerre entre l'Angleterre et la France, est entièrement corroborée par les déclarations qu'ont faites MM. Berthelot, le colonel Montell et Guéysson, au cours de la discussion, malencontreusement instituée dans le Matin, par le colonel Marchand lui-même. Il paraît établi encore par cette discussion, — et nous citons ici l'opinion de M. Camille Pelletan, — que M. Marchand a désobéi aux ordres du gouvernement, en allant à Fachoda.

M. Marchand avait été placé, en effet, sous l'autorité de M. Liotard, commissaire de la République dans l'Oubanghi; or, le colonel Montell a pu affirmer sans recevoir le moindre démenti, que M. Liotard n'a jamais vu l'explorateur Marchand, en Afrique ! La question est donc jugée : c'est de son initiative personnelle que M. Marchand nous a lancés dans l'aventure de Fachoda et il lui faut une singulière inconscience pour en tirer vanité.

Mais ce n'est point à M. Marchand que nous en avons aujourd'hui. Le débat passe ce personnage. Avec M. Pelletan et sans doute avec tous ceux qui ont suivi la polémique qui nous occupe présentement, nous nous étonnons que, pour une vaine gloire, un officier français ait pu exposer son pays à la plus épouvantable des catastrophes, mais nous demandons surtout que des dispositions rigoureuses soient prises pour que, dans l'avenir, nous soyons gardés contre des aventures du même genre. Il est évident que nous ne pourrions encore nous trouver, par suite d'un coup de tête d'un autre Marchand, en présence des redoutables conséquences que l'occupation d'un misérable village dans le Haut-Soudan a fait entraîner, et que notre diplomatie n'a évitées qu'au prix d'une humiliation.

Que l'on en finisse donc avec les procédés à la Marchand ! L'histoire du capitaine Fracasse nous est un trop éloquent avertissement pour que nous ne nous gardions pas, comme de la peste, des emballés et des ambitieux.

G. STAUVE-EVAUSY.

Cà et Là

LE CANARD ÉTERNEL Le canard en ce moment est très abondant à Paris. M. le préfet de police organise des battues. Si ce langage ne vous apprend rien, sachez que des journaux intermittents ont répandu tous ces journaux de nouvelles sensationnelles mais exagérées fausses. M. Lépine invite ses subordonnés à se comporter de telle sorte que de pareils faits se reproduisent le moins souvent possible.

CHRONIQUE

Béhanzin Captif

Un illois chez Béhanzin. — Le roi dahoméen à la Martinique. — La guerre du Dahomey et ses dessous. — Erreur et calomnies. — La signature de Béhanzin, à Lille.

L'un de nos grands confrères parisiens publiait, il y a quelques jours, un article des plus intéressants, intitulé : « Une visite à Béhanzin », à Béhanzin, le fameux roi du Dahomey déchu par la fortune de nos armes et relégué depuis lors à la Martinique, à Fort-France. Or, l'auteur de cet article, M. Paul Richard, qui fut pris de cette originale curiosité d'aller voir Béhanzin, ce vaincu et ce prisonnier de nos canons, M. Richard n'est pas originaire de Lille, mais il y habite depuis longtemps déjà; il fut le premier de la presse réformée.

M. Richard est ce que l'on appelle à une figure illoise bien connue. Chargé en septembre 1904, par le ministre des colonies, d'une mission d'études en Guyane française, il en revint au mois de décembre de la même année. À l'aïeul et à l'arrière-pensée de la France et alla voir Béhanzin. Depuis ce temps, M. Richard continue d'habiter Lille, rue Solferino.

Nous sommes allés frapper à sa porte. Accueilli des plus aimables, d'une cordialité sincère et d'une franchise parfaite, nous ne saisis qu'une famille et de paisible. Aux murs des dépouilles d'animaux exotiques sont accrochées; peaux de serpents et d'iguanes ibis roses de l'Égypte. C'est la demeure d'un « colon » qui a pris sa retraite, et qui ne se sent plus de sa vieillesse. M. Richard, teint fortement bruni, longue barbe noire, profil à la fois énergique et fin, semble plutôt en vérité de quelque audacieux explorateur de l'Afrique centrale que d'un homme de méditation et d'études recueillies. Les deux tendances paraissent d'ailleurs se combiner, chez lui, en proportions égales. Il est de ceux-là chez qui l'idée crée immédiatement l'acte. Et cette curiosité d'intellectuel et d'homme de cœur qui l'amena chez Béhanzin, l'aider à prendre sa retraite, à tenter de le sauver de la misère de la vieillesse déprimante qui l'accable, à employer pour lui toutes les ressources de sa bonne volonté et de son énergie. C'est notre concitoyen M. Paul Richard, entame « une campagne » pour Béhanzin.

Une campagne pour Béhanzin, direz-vous, voilà qui n'est pas banal ! Béhanzin, cet horrible sauvage, Béhanzin ce buveur de sang chaud et ce mangeur de cervelles humaines, Béhanzin est-il si digne d'intérêt ? Si nous finies la guerre de Béhanzin, n'est-ce point parce qu'il était dangereux comme peut l'être, de tolérer auprès de nos possessions de la côte d'Ivoire — la fureur sanguinaire de ce monstre ? Béhanzin n'est même pas en prison. Il vit librement dans la plus belle et la plus fleurie des Antilles françaises.

La France ne fut-elle pas clémentine et magnanime envers ce triste sire ? Matériellement, nous nous tenions à peu près de discours en cheminant dans la rue Solferino, vers la demeure de M. Paul Richard. La guerre du Dahomey commença, il nous semble, dans les premiers mois de 90. Et qui ne se souvient des horribles images populaires répandues à profusions dans le public à ce moment-là ? Béhanzin, c'était un nègre au masque hideux, enveloppé d'un pagne blanc. Il était assis sur un trône, ou plutôt une estrade grossière, autour de lui, des femmes dénudées, une esclave tenait grand ouvert au-dessus de sa tête, un parasol pour l'abriter contre la lumière et l'ardeur du soleil tropical. Et puis devant lui d'affreux nègres hurlaient frappant en cadence de leurs mains de sinistres cadavres en monceaux, à ses pieds, mordait la poussière. Et les têtes tombaient... les têtes tombaient dans une large bassine de cuivre, déjà toute pleine de sang et des yeux blancs, elles surnageaient.

Et voilà Béhanzin ! La guerre de la France contre Béhanzin, c'était une guerre humanitaire; c'était la moderne croisade de la civilisation contre la plus répugnante barbarie. Elle fut populaire; et les longs chevaliers du moyen-âge qui dorment toujours au fond de tous les cours français, fut satisfait et fier. Nous fimes naturellement part de ces vœux souvenirs et de ces impressions à M. Paul Richard. — Qui, je sais, répondit-il, telle est l'opinion publique. Mais l'opinion publique a été

indignement trompé sur Béhanzin d'abord, et à la guerre du Dahomey ensuite; car la guerre du Dahomey ne fut si populaire que parce que Béhanzin, dépeint sous de fausses couleurs, était si abhorré. Il y a généralement, dans toutes ces expéditions coloniales, une erreur touchée et plus ou moins profonde. C'est le cas pour la guerre du Dahomey. Je vous donnerai, pour que le « Réveil » la publie, une relation de la guerre du Dahomey, que Béhanzin la remise et qui lui conservait soigneusement dans un étui de cuir pendu à sa ceinture. Le seul unique de Béhanzin, Wanilo, un jeune homme de 20 ans, élevé au collège de Saint-Pierre de la Martinique, qui connaît admirablement notre langue, l'a écrite lui-même sous la dictée de son père. Cette lettre pourra édifier vos lecteurs sur les dessous réels de la guerre du Dahomey. J'ai quelcun raison de croire que les faits relatés par Béhanzin sont exacts; ils sont d'ailleurs indiqués avec tant de précision que, vraisemblablement, ils ne peuvent être imaginaires.

J'étais vous dire quel est la délicatesse de caractère et la dignité que conserve en son exil le pauvre Béhanzin, à qui on a fait une renommée si horrible et si injustement méritée. Je vais vous dire le traitement indigne d'un grand nation, que la France impose à ce vaincu.

M. Paul Richard me raconte le désespoir de Béhanzin, ses lettres de supplication envoyées tant de fois au ministre des colonies et toujours demeurées sans réponse. — M. Paul Richard me raconte le désespoir de Béhanzin, ses lettres de supplication envoyées tant de fois au ministre des colonies et toujours demeurées sans réponse. — M. Paul Richard me raconte le désespoir de Béhanzin, ses lettres de supplication envoyées tant de fois au ministre des colonies et toujours demeurées sans réponse.

R. DOUVRY.

In Canal de 2.800 Kilomètres

Une entreprise grosse de conséquences vient d'être définitivement décidée. Il s'agit d'un gigantesque canal destiné à relier la mer Noire à la Baltique. Le gouvernement russe a accepté le traité et il est probable que sous peu on va se mettre à l'œuvre. Le coût du canal, qui doit avoir 2.800 kilomètres de longueur, sera de un milliard, somme qui sera versée par les dix-sept villes traversées par le canal, parmi lesquelles Riga, Khabarovsk, Riga, Moulins, etc. La largeur du plan d'eau du canal sera de 4 mètres environ et la profondeur de 10 mètres, ce qui permettra aux plus gros navires de guerre de le parcourir. D'ailleurs, la mer Noire reprendra sa liberté et pourra, par la Baltique, échapper aux forts des Dardanelles. On juge de quel intérêt puissant est, pour la Russie, cette entreprise formidable, qui doit être terminée en 1910.

Un singe chauffeur

Londres est la véritable ville de la liberté. Depuis quelques jours on peut voir « Coco », un singe des grandes îles qui, paraît-il, est un phénomène d'intelligence. Pâler une auto à travers les rues les plus encombrées de voitures. « Coco » dédaigne les lunettes, probablement parce qu'elles enlaidissent, mais il porte sur la tête, assez coquettement, une petite casquette de toile, car il redoute le soleil. L'habile quadrumanne n'achève aucun véhicule, tant est grande sa dextérité. Voilà un singe devant son auto, vile il corne pour le prévenir et ses yeux mobiles semblent dire : — Non! les imprudents, ces pétons ! Cette bête exceptionnelle doit bientôt, paraît-il, venir à Paris.

ECHOS ET NOUVELLES

FANTAISIE ET VERITE Vous souvient-il de cette décapitante histoire du Nez d'un Nubien, que certain Edmond About écrivait une fois dans son journal, en 1870 ? C'était une histoire d'extrême, la fantaisie n'en est devenue réalité, grâce au docteur Lagrange, de Bordeaux. Ce praticien a rendu compte l'Académie d'une opération de néphroplastie, c'est-à-dire de réfection des papilles, qu'il a récemment exécutée. Il s'agissait d'un malade dont la face, par suite de troubles graves, était couverte de cicatrices et ne présentait plus un seul lambeau de peau saine. Le docteur Lagrange a relié les deux papilles de son malade avec la peau du bras du même côté.

LE GRAND SERPENT DE MER Il existe ! La preuve ? C'est qu'on l'a vu, paraît-il. A vrai dire, on ne le trouve que mort et cela en Amérique, ce qui légitime quelques défiances. Mais les données sont précises. Il mesure 12 mètres 70 de longueur, affirment les témoins qui l'ont aperçu à Old Orchard, dans l'Etat de New-York. Assisté des savants se sont mis en campagne pour le mesurer et établir un état civil à ce défunt. Depuis longtemps déjà sa présence avait été signalée. Le savant anglais Oudemans a même fait un relevé fidèle de ses différentes apparitions. La première date de 1522 ; les plus récentes de 1898 et de 1902. On croyait même pouvoir ramener les descriptions suivantes : trente mètres de longueur environ ; un long cou surmonté d'une tête de phoque ; une queue pointue ; une peau garnie d'une épaisse couche de crin. Sa rapidité de mouvement et d'évolutions passait pour considérable ; mais les marins qui l'ont vu évoluer estimaient cette vitesse en moyenne à 8 nœuds, soit à peu près 15 kilomètres à l'heure.

La réalité semble un peu inférieure à ces imaginations fabuleuses. Il n'importe ; l'essentiel est que ce prodigieux animal ne soit pas un mythe. Détail qui ne laisse pas d'avoir aussi son importance : on affirme que le grand serpent de mer est d'un naturel timide et parfaitement inoffensif.

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

LA RÉVOLUTION EN RUSSIE

Tueries à Odessa CINQ MILLE MORTS

Revolte de marins. — Le drapeau rouge à bord d'un cuirassé. — Un officier assas-

Odessa, le 29 juin. — Hier soir, le « Kniaz-Potemkin » a été incendié par les insurgés, qui ont tué cinq mille personnes. Les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit.

Le correspondant du « Daily Express », télégraphie à ce journal en date du 28 : — Odessa, le 29 juin. — Hier soir, le « Kniaz-Potemkin » a été incendié par les insurgés, qui ont tué cinq mille personnes. Les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit.

Le correspondant du « Daily Express », télégraphie à ce journal en date du 28 : — Odessa, le 29 juin. — Hier soir, le « Kniaz-Potemkin » a été incendié par les insurgés, qui ont tué cinq mille personnes. Les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit.

ODESSA EN FEU

L'état de siège proclamé

Odessa, 29 juin. — Hier soir, le « Kniaz-Potemkin » a été incendié par les insurgés, qui ont tué cinq mille personnes. Les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit.

CONSPIRATION MILITAIRE

Insurrection générale

Londres, 29 juin. — Une dépêche de ce matin d'Odessa annonce que des troupes ont été envoyées à Odessa, qui est en état de siège. Les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit et les incendies ont duré toute la nuit.

Effervescence dans la Marine

Odessa, le grand port de la Russie du Sud, compte 600.000 habitants qui comprennent les éléments les plus hétérogènes : 12.000 Juifs, 12.000 Allemands, 10.000 Grecs, 4.000 à 5.000 Français, le même nombre d'Italiens, et seulement les peu d'Anglais. Le restant de la population est composé de Russes, de Polonais, d'Arméniens et de Turcs. Depuis quelques mois, il existe une vive